

Evangelhos MOUTSOPOULOS*

Pensée mythique déformatrice et philosophie

Abstract

S'interroger sur le monde et sur soi-même fut de tout temps l'apanage de l'homme. Or ce questionnement s'avéra, dès l'origine, étroitement lié à la magie et à la religion. Il n'a jamais existé de société humaine où magie, religion et art n'aient été pratiqués. Les deux premières visaient à pénétrer le mystère de l'existence en fonction de l'intégration du «moi», à travers le «nous», dans un environnement réel, merveilleux, certes, mais souvent hostile, avec lequel il paraissait urgent de se réconcilier en lui concédant une partie des droits de la raison. La religion fournissait l'image d'une réalité surnaturelle régissant l'univers, et dont on pouvait invoquer la protection, voire l'indulgence ; la magie, des pratiques appropriées à cet effet ; et l'art, expression formelle et symbolique des vécus humains, en favorisant la communication à l'intérieur des groupes et en contribuant à leur consolidation, fit, quant à lui, initialement, partie de ces pratiques : ornementation d'outils ou d'armes pour en rendre l'action plus efficace, représentation réaliste du gibier virtuel (art pariétal) ou de scènes de chasse pour en anticiper l'issue heureuse, ou encore de divinités ainsi matérialisées.

Mots clé: pensée mythique, philosophie, religion, magie, art, symboles, réalité, image.

Deforming Mythical Thinking and Philosophy. *Interrogating about the world and his self was always a human privilege. Or, this question derived from magic and religion at the beginning. There was no society, where magic, religion and art would not have been practiced. The first two activities aimed to resolve the mystery of the existence in relation with the "self" integration through "us" (the community) into a real, certain and marvellous space, but which sometimes was hostile. Thus, there appeared the pressing need to reconcile with it, conceding a part from the reason's rights. Religion offered the image of an over natural reality that organized the universe. Consequently, one might invoke its protection, will and indulgence; magic had similar effects with the previous ones; and art, the formal and symbolizing expression of the living humans, increased the communication in between the groups, contributing to their consolidation, being initially a fragment of these practices involving appropriate means to render more efficient action; realistic representation about the fauna and flora (ornamental art), chasing scenes in order to anticipate the good fortune or imagining different divinities.*

Keywords: mythical thinking, philosophy, religion, magic, art, symbols, reality, image.

Position du problème

S'interroger sur le monde et sur soi-même fut de tout temps l'apanage de l'homme. Or ce questionnement s'avéra,

dès l'origine, étroitement lié à la magie et à la religion. Il n'a jamais existé de société humaine où magie, religion et art n'aient été pratiqués. Les deux premières visaient à

* Membru al Academiei din Atena, membru de onoare al Academiei Române, membre de l'Académie d'Athènes, membre honoraire de l'Académie Roumaine.

pénétrer le mystère de l'existence en fonction de l'intégration du «moi», à travers le «nous», dans un environnement réel, merveilleux, certes, mais souvent hostile, avec lequel il paraissait urgent de se réconcilier en lui concédant une partie des droits de la raison. La religion fournissait l'image d'une réalité surnaturelle régissant l'univers, et dont on pouvait invoquer la protection, voire l'indulgence ; la magie, des pratiques appropriées à cet effet ; et l'art, expression formelle et symbolique des vécus humains, en favorisant la communication à l'intérieur des groupes et en contribuant à leur consolidation, fit, quant à lui, initialement, partie de ces pratiques : ornementation d'outils ou d'armes pour en rendre l'action plus efficace, représentation réaliste du gibier virtuel (art pariétal) ou de scènes de chasse pour en anticiper l'issue heureuse, ou encore de divinités ainsi matérialisées.

Les rapports de causalité fonctionnant dans les sociétés archaïques sous la forme *post hoc ergo propter hoc* furent constamment évoqués en l'occurrence, moyennant des incantations, pour précipiter ou pour repousser des événements espérés pour les réunir en ensembles structurés, plus ou moins cohérents, reflétant la structure d'une société donnée, et auxquels d'autres mythes venaient s'agglutiner, reflétant, eux, des changements survenus à l'intérieur de cette structure : ils les recouvraient sans les étouffer pour autant ; d'où les innombrables contradictions pertinentes qu'on y relève, et qui sont propres à la mentalité primitive. Tous visaient à rapprocher, par un lien étimologique, l'univers sensible, de l'univers de l'au-delà. L'apport de l'art consista, dès lors, à les investir et à les représenter par des formes esthétiques facilement saisissables. Cet état de choses, où mythe et magie régnaient de manière absolue, fut courant non seulement en Orient, mais aussi en Grèce même. D est décrit dans les poèmes homériques et par Hésiode (*Théogonië*), et ne disparut jamais complètement de la scène. Il serait peut-être légitime d'envisager qu'une transition entre mythe et philosophie en Grèce fut assurée par la *biosophie* des sept Sages.

L'éclosion de la philosophie

Or, c'est au cours du VI^e siècle avant notre ère, qu'un éclair surgit dans l'esprit des hommes, bouleversant les consciences par la vigueur de pensée dont émanait et dont il témoignait. Il s'agissait, en fait, d'une révolution qui remplaçait la quête du surnaturel par la recherche de purs principes régissant l'univers. Dans ce même contexte, on remplaça la pratique égyptienne de la *géodésie*, destinée à établir une répartition des terres, irriguées au gré des crues du Nil, par la *science* de la *géométrie* ; et l'*astrologie* mésopotamienne, censée interpréter le mouvement des corps célestes par rapport à l'avenir réservé aux humains, par la *science* de l'*astronomie*. On ne visa plus exclusivement à des fins immédiates, mais à l'acquisition d'un pur savoir, entendu essentiellement comme une fin en soi, indépendamment de ses applications éventuelles dans le quotidien, le développement parallèle des techniques se prêtant, à la rigueur, à faciliter désormais ces applications.

Ce mouvement général de changement des objectifs de la pensée entraîna obligatoirement un renouveau des attitudes face aux problèmes du monde et de la vie. On demeura à l'affût d'une réponse rationnelle complètement indépendante de la tradition mythique, et valable en soi ; autrement dit, se suffisant à elle-même en tant que vérité. Le mythe se trouva écarté au profit du *logos*, de la raison. Les arts abandonnèrent les formes guidées dans lesquelles ils s'étaient, pour la plupart, confinés, pour en adopter d'autres, plus émancipées, plus souples et plus élaborées. En quelques décennies à peine, l'esprit constatait sa propre renaissance. Plus tard, Platon soutiendrait que les Grecs n'avaient rien inventé d'eux-mêmes et qu'ils auraient, «tout» emprunté aux barbares ; mais en ajoutant qu'à ce «tout» ils avaient su apposer l'empreinte de leur génie. Ce fut sa version justificative, d'ailleurs bien fondée, de ce que l'on devait appeler «le miracle grec».

Tel le *Nous* anaxagoréen, censé s'attacher initialement à un seul point de l'univers, qu'il ébranle avant que son action se



propage à la totalité pour y imposer l'ordre, la philosophie, au sens strict du terme, émergea dans les villes d'Ionie avant de se répandre à l'ensemble du monde grec, jusque dans la Grande-Grèce. On s'est souvent interrogé sur les raisons de cette faveur géographique en évoquant la richesse accumulée dans la région grâce au commerce, et qui permit aux hommes de se libérer des contraintes de leur quotidien pour s'adonner à des loisirs spirituels. L'argument est, pour ainsi dire, nécessaire, mais nullement suffisant. A n'en pas douter, l'extension prise par la navigation et le commerce entre métropoles et colonies, ainsi qu'avec des pays «barbares», avait contribué à la formation de nombreux «Ulysses» ayant connu plusieurs mentalités étrangères, et capables de dépasser des préjugés traditionnels locaux. On ne saurait toutefois négliger le facteur des régimes politiques, plus ou moins démocratiques, dans des cités à population réduite, cosmopolites de surcroît, où les libertés individuelles étaient respectées,

et que des penseurs, tel Pythagore, s'empressaient de fuir dès qu'il arrivait qu'un tyran s'emparât du pouvoir.

C'est dans ce climat de démocratie, où le savoir ne fut plus le privilège d'un groupe, que la philosophie naquit, se consolida et s'épanouit pour un temps, avant de gagner des cités prestigieuses comme Athènes. On y ajouta volontiers l'incertitude et l'angoisse causées en Ionie par la menace d'une invasion imminente perse. Ne retrouvera-t-on pas pareille angoisse reflétée dans les philosophies dites hellénistiques ? Or la philosophie elle-même ne se trouve pas à l'abri de ses propres exagérations.

De quelques mythes déformants

Tout en se révélant faux pour les esprits éclairés, les mythes sont cependant susceptibles de perdurer, voire d'être réinventés sous une forme nouvelle ; ils furent, de tous temps, modelés sous la pression d'un espoir



en un mode de vie, ne serait-ce que dans un au-delà, mais, du moins, plus acceptable pour l'être humain que la vie actuelle. Des prophétismes de tous bords se sont emparés de cette tendance naturelle pour proclamer l'arrivée imminente d'un jour de châtimement ou encore d'un «grand soir» où le renversement des conditions de vie sur terre assurerait des festivités durables, sans souci pour le lendemain ! Et des esprits, même avertis, mais d'intentions qui prêtent à des doutes, d'entretenir, des thèses plus ou moins diffamatoires, telles celles de Platon à l'égard des Sophistes et de leur apport en général à l'histoire de la pensée. En cultivant l'éristique, Socrate et Platon à sa suite ont confirmé leur supériorité par rapport à la sophistique, mais Platon lui-même fut contraint d'inventer un mythe pour dépasser la crise philosophique que la critique de sa théorie des idées par Aristote le lui avait causée, et ce en se lançant dans l'élaboration de son dialogue qui porte le nom du

philosophe par excellence de *l'être*, à savoir, le *Parménide*. D'ailleurs, la moyenne Académie, à l'instar des petites écoles socratiques, ne contesta-t-elle pas plusieurs doctrines communes à Platon et à son «Socrate» ?

Que penser, dès lors, du mythe calomnieux qui fit de l'épicurisme une philosophie dégénérée, alors que le fondateur du Jardin conseillait, justement, l'abstinence de toute activité publique en avantageant les délices d'une vie de bienheureux, comme celle des dieux ? La série des accusations mutuelles se prolonge a durant l'ère chrétienne entre orthodoxes et hérétiques qui subissaient alternativement des sévices au gré des changements de gouvernance ? La cosmologie d'Aristote, quant à elle, ne fut-elle pas bannie parce qu'elle prônait l'éternité de l'univers, négligeant, de la sorte, l'idée de création, malgré l'insistance du Spagirie sur le concept du premier moteur ? Par contre, on ne sut ne pas honorer son

apport à la logique, qui alimenta pendant un millénaire ce qu'on nomma «la querelle des universaux» déclenchée par Porphyre, disciple de Plotin, à l'occasion d'un malentendu sur Aristote, qui opposa les invectives réciproques entre réalistes platonisants et nominalistes, et dura jusqu'au milieu du XII^e siècle, quand Thomas d'Aquin résolut le problème en le dépassant, Aristote à l'appui.

L'histoire de la pensée humaine est fertile en prétentions qui finissent par constituer des mythes auxquels répondent d'autres mythes qui s'y ajoutent, entretenant ainsi des controverses qui ne s'avèrent nullement insondables, puisque, rien qu'à en scruter l'aspect phénoménal, on y découvre aisément le véritable fond qu'il dissimulait et qui ne fait pas toujours honneur aux intentions dont il émanait. Aussi suffit-il de se rappeler les diverses idéologies des temps modernes, qui fonctionnent comme des gants luxueux recouvrant des mains pleines de blessures ; idéologies du passé récent ayant déformé le message de l'hégélianisme, par exemple, et dangereusement dérouté les consciences, avant de s'effondrer en ruines, non sans avoir précédemment causé de graves dommages au corps social ; idéologies séductrices apparues encore plus récemment, telle celle de la mondialisation contre laquelle on n'avait pas suffisamment mis en garde les citoyens, mais dont on avait à temps dénoncé la fragilité et qui s'est soldée par la présente crise économique mondiale. Sans nul doute, ses effets seront durables, au grand dam des sociétés, tout en assurant des bénéfices exorbitants aux meneurs du jeu. Le paradoxe consiste en ce que les consciences, bien qu'averties de la réalité, continuent de s'accrocher aux mythes dont elles subissent l'envoûtement. D n'est point nécessaire de mentionner la doctrine, d'inspiration manichéenne, de l'opposition entre les puissances du bien et celles du mal, qui sert de prétexte à une guerre inutile, menée naguère en raison d'informations faussées, et dont les effets dégradants à l'égard de la dignité humaine demeurent vivants dans la mémoire de chacun, grâce à des documents

largement diffusés et qui sont probants parce que trop éloquents.

Conclusion

La philosophie est-elle encore en mesure de prospérer au cours du siècle entamé ? Les conditions matérielles, à cet effet, sont, à coup sûr, bien réunies : communications accélérées, règne de l'informatique (avec ses risques), tendance à la libération de l'homme de ses soucis journaliers, temps de loisir accru (pourvu qu'il soit utilement rempli), tout prédispose à la réflexion philosophique. Par contre, la philosophie doit aujourd'hui faire face à une nouvelle présence accablante du mythe. Le mythe de l'égalité économique (à obtenir par des moyens tyranniques à une date sans cesse repoussée) a été remplacé par le mythe de la mondialisation, sans compter le mythe qui met en avant des idoles sans valeur, de surcroît royalement rémunérées, du stade et du spectacle, et qui attirent la jeune génération au point, de l'empêcher de penser à sa condition présente pour se préparer un avenir meilleur, digne d'elle : mythes auxquels, nulle personne sensée ne croit, mais que personne n'ose dénoncer ouvertement en s'appuyant sur des principes et sur une méthode strictement philosophiques.

Kant distinguait judicieusement, jadis, la «philosophie» du «philosopher», l'une consistant à ressasser ce qui est acquis ; l'autre, à explorer rigoureusement et authentiquement le nouveau. Tendances et courants philosophiques actuels incitent à patauger, plutôt qu'à créer. Devrait-on, alors, pour dépasser cette situation, souhaiter l'imminence de quelque menace avec l'angoisse générale qu'elle serait susceptible de susciter ? Devant une telle éventualité désastreuse, force est de se contenter des seuls progrès de la démocratie, ne serait-ce que dans les parties du monde où les libertés démocratiques ne risquent pas (encore) d'être phagocytées. L'apparition prochaine d'un Socrate contemporain serait-elle à exclure ? La philosophie ne serait-elle pas destinée, de par sa nature, à se réinventer sans cesse ?